

CHAPITRE PREMIER

Le vieillard se mourait sur le bord de la piste. Son regard voilé ne voyait au loin que la masse sombre des montagnes. Sans le vouloir vraiment, il avait survécu aux explosions atomiques qui avaient fait des millions et des millions de morts, dont les cadavres brûlés pourrissaient là où ils étaient tombés.

Fantastique, le cataclysme avait ravagé la planète, les habitations, les constructions techniques, déplacé les cours d'eau et bouleversé le tracé des frontières, relié entre eux les continents, modifié les mers et les océans. Les survivants fuyaient les zones irradiées par groupes dépenaillés, hirsutes, épuisés. Il ne pleuvait plus que rarement, on manquait de nourriture et les hommes forts ou armés faisaient la loi.

Le mourant avait été abandonné. On ne l'avait pas achevé ni découpé en quartiers de viandes, parce qu'il était trop vieux et n'avait plus que la peau sur les os. Il se nommait Devere, était un savant, un scientifique. Il avait prévu ce qui venait de se produire, l'avait dit et écrit. Mais les responsables politiques ne l'avaient pas écouté. En haut lieu, on savait qu'il fallait éviter d'affoler la population. Les gouvernants s'étaient comportés ainsi de tous temps. La vie des citoyens ordinaires ne comptait que lorsque des fortunes étaient en jeu.

Un homme, encore jeune et vigoureux, arriva et jeta un coup d'œil à Devere. Il avait vu tant et tant de morts sur sa route qu'il faillit passer sans s'arrêter. Mais son regard accrocha celui du mourant. Il se pencha.

– Puis-je faire quelque chose pour toi ?

– Non. Ma route se termine ici, haleta le mourant. Mais tu es jeune. Poursuis ta route et sache que celui qui détiendra *la couronne de fer* sauvera le monde.

– La couronne de fer ! Qu'est-ce que c'est ?

Devere grimaça de douleur et d'épuisement. Il ne sentait plus son corps en tant que tel, mais sous la forme d'une immense plaie qui ne cessait de s'ouvrir en bouillonnant.

– Elle n'existe pas encore, mais les hommes la fabriqueront. Elle deviendra le symbole de la puissance. Car l'homme a besoin de croire en une force supérieure.

Il braqua son regard éteint sur le jeune homme.

– Qui es-tu ?

– David Bronk.

Il s'assit auprès de Devere, lui toucha le front. Sous ses doigts il ne sentit que le froid de la mort.

– D'où tenez-vous cette histoire sur la couronne de fer ? C'est une légende ou vous délirez...

– Je suis le professeur Devere. J'ai prédit qu'une horrible catastrophe détruirait notre société inhumaine et mécanisée.

– Je vous ai lu à l'université. Voulez-vous un peu d'eau ?

Il sortit une gourde de son sac.

– Garde-la pour toi, murmura le scientifique. Tu en auras besoin pour rejoindre les autres. Entre eux règne déjà la loi du plus fort. Ils ont commencé par manger les jeunes morts, mais tueront bientôt les plus faibles pour survivre.

– Voulez-vous dire que nous sommes revenus à la naissance du monde, à la préhistoire, à la guerre du feu ?

– C'est presque cela, David, à cette différence près que les hommes ont évolué et sont plus féroces que jamais. Souviens-toi de *la couronne de fer*...

Il expira, sa tête roula sur son épaule et David lui ferma les yeux avant de reprendre sa route. Tous les siens avaient certainement péri dans le cataclysme ou ses suites. A ce moment, lui-même se trouvait en mer. Les flots s'étaient déchaînés et avaient emporté son voilier comme un fétu de paille. La radio ne fonctionnait plus, la boussole était devenue folle et plus rien dans le ciel ne

pouvait servir à faire le point. David ne savait pas comment le voilier n'avait pas coulé. Il survolait littéralement la tempête, allait d'une frange d'écumes à une autre, bondissait sur des centaines de mètres pour glisser sur la pente mouvante d'une gigantesque déferlante et retomber finalement en eau calme.

David s'était cramponné et, après ce formidable ouragan, son voilier démâté s'était échoué sur un rivage inconnu. A cet instant, un grand Black avait jailli des rochers en hurlant :

– Suis-moi ! Le nuage radioactif vient sur nous à la vitesse du vent ! Laisse ton bateau et suis-moi !

David avait raflé son sac de marin et sauté à terre pour trotter sans un mot derrière le grand noir. Le paysage était quasiment lunaire et souvent recouvert de cendres, comme une bouche de cratère. Les forêts avaient flambé telles des torches de résine. Tout ce qui pouvait brûler avait disparu dans les flammes de cet enfer créé par l'espèce humaine. Devant David, le Black allait sans marquer de pause ni se retourner. L'air était chaud, presque irrespirable.

Aussi loin que la vue portait, on ne voyait pas d'eau, même pas sous forme de flaque.

Puis le Black fit un faux pas et se tordit la cheville. Il hurla, s'arrêta. David vint à sa hauteur.

– Ça ne va pas ?

L'homme le regarda en se massant la cheville.

– Je crois que ce n'est pas méchant. Comment te nommes-tu ?

– David, et toi ?

– Michael. Tu devrais continuer avant que ce putain de nuage ne nous tombe dessus.

David s'assit sur une pierre, ouvrit son sac et en tira une grosse gourde de deux litres.

– Bois, Michael, et souhaitons trouver de l'eau potable dans ce désert. Où sommes-nous ?

Michael avala une gorgée, haussa les épaules.

– Je ne sais pas où nous sommes. La Terre entière a été secouée par le cataclysme. Quand tout a craqué, je réparais ma moto à Santiago du Chili. Et toi ?

– J'étais sur l'Océan Indien. Déjà loin du Cap de Bonne Espérance, que j'avais doublé la veille. Je faisais route vers l'Australie. Toi à Santiago, moi dans l'Océan Indien... Nous ne devrions pas être ensemble ici en ce moment !

– Où est ici et dans quel moment sommes-nous ? maugréa Michael. Tu devrais regarder ce qu'il y a derrière cette dune pendant que je soigne ma cheville.

– Si tu as de quoi la bander, ça suffira. Je jette un coup d'œil de l'autre côté et je reviens.

Il se chargea de son grand sac de marin et monta la pente. Ce fut peu après, au cours de cette brève reconnaissance qu'il découvrit le professeur Devere, l'écouta parler de *la couronne de fer* et lui ferma les yeux après son dernier soupir. Il se relevait lorsque Michael arriva.

– Qui est cet homme ? demanda-t-il en boitant à peine. Il est mort naturellement ou on l'a tué ?

– Je lui ai fermé les yeux. Il m'a dit qu'il était le professeur Devere et qu'il suivait un groupe quand il est tombé épuisé.

– Ils lui ont pris ses chaussures, constata Michael avec mépris. Crois-tu que nous allons refaire une civilisation plus moche que la précédente ?

David jeta un coup d'œil circulaire. Le nuage radioactif se dirigeait à présent vers un point inconnu de la planète. Tant que le soleil et les étoiles resteraient cachés derrière le rideau de fumée grise qui entourait la Terre, on ne pourrait faire le point. Les deux hommes en parlèrent. David objecta :

– Si, comme c'est probable, les continents, les océans, les mers ne sont plus à leur place, faire le point ne nous servira à rien.

– Tu as raison. Le plus urgent consiste à trouver de l'eau et de quoi manger. Tiens ! Voilà encore un cadavre.

C'était celui d'une femme noire, nue et âgée. Comme le professeur Devere, elle n'avait plus un gramme de graisse et avait succombé à l'épuisement.

– Pas de vêtements, plus de chaussures et aucun bijou, nota David. Elle était soignée. Ses ongles sont propres et ses cheveux bien coupés.

– Classe moyenne supérieure, traduit Michael. Le grand brassage universel est commencé. Dis-moi, David, qu'est-ce que tu faisais dans la vie ?

– Un peu de tout après des études en polytechnique. Et toi ?

– Un peu de tout aussi, mais sans études préalables. Je réparais ma moto à Santiago pour aller laver des carreaux.

David opina machinalement.

– Repartons, dit-il. Nous devrions pouvoir rattraper ce groupe avant la nuit.

– Quelle nuit ? Ça fait des heures que nous sommes sous ce rideau de brume. Je donnerai cher pour savoir où nous marchons ! Tu étais sur ton bateau et tu n'as vu que de l'eau autour de toi ?

– C'est exactement ça. Et toi, tu réparais ta moto ?

– A Santiago du Chili, en Amérique du Sud. D'un seul coup, un truc m'a tapé la tête et j'ai perdu connaissance. Quand je suis revenu à moi, je t'ai vu sur ton voilier démâté et nous en sommes là.

– Mais vivants, souligna David. Si tu as soif, j'ai de l'eau. Si tu as faim, j'ai de quoi manger pour deux jours dans mon sac. Si on nous attaque, je sortirai un fusil M16 et un Colt 45. De quoi voir venir.

– C'était nécessaire sur ton voilier ?

– Les pirates Michael. Dans notre monde, nous n'étions déjà plus en sécurité, mais qu'allons nous trouver dans celui-ci ?

Ils progressèrent, trouvèrent d'autres cadavres. Certains, des hommes ou des femmes jeunes, étaient dépecés, sans bras ni jambes, fesses et seins prélevés.

– Il fallait que ça arrive, grinça Michael. Ventre affamé n'a pas d'oreille. Merde !

David demeura muet. Depuis son débarquement forcé, il n'avait aperçu aucun gibier potentiel.

– Les animaux sauvages n'ont pu disparaître, dit-il.

– Ils ont filé avant d'être touchés par les radiations.

– D'accord mais où sont-ils ?

Michael ricana.

– Quelque part autour de nous puisque nous y sommes. Ce territoire n'est pas irradié. Nous respirons, les animaux aussi. Bientôt, les uns mangeront les autres. J'espère que tu as beaucoup de munitions ?

– Pas autant qu'il le faudrait. Est-ce que le crépuscule ne s'annonce pas ? Nous voyons moins clair, non ?

– C'est vrai. Le soleil se couche derrière l'horizon mais nous ne le verrons pas tant que cette brume persistera.

Ils marchèrent encore et ne trouvèrent plus de cadavre sur leur chemin. Par contre, ils repèrent des traces de pattes et des ossements à l'écart de la piste. Ils étaient frais, blanc, plus aucune parcelle de chair n'y adhérait.

– Les fauves passent à l'attaque, dit Michael. Je crois que tu devrais sortir tes armes !

David lui confia le Colt 45 et un chargeur approvisionné. Il garda le fusil, regarda la nuit s'installer sur les dunes de pierres et de sable. De place en place, des troncs brisés émergeaient du sol, souvent des racines tordues destinées à sécher à l'air.

– Ces empreintes de pattes sont celles de quelle espèce de fauve ? demanda Michael.

– Difficile à dire, mais ce sont des pattes de gros prédateurs. Lions, tigres, panthères, ours, pumas et je ne sais quoi encore. Nous sommes pour eux bons à manger.

Deux coups de feu retentirent soudain au loin.

– On se tire dessus ou on se défend contre les fauves, dit David. Au bout d'un certain temps, les munitions vont manquer et la situation deviendra difficile pour les hommes.

Michael resta muet et l'oreille tendue, regards braqués sur le ciel aussi noir que de l'encre.

– Qu'est-ce que tu entends ? demanda David.

– Comme un froissement d'ailes, mais je sais qu'il s'agit d'autre chose. Les oiseaux ne volent pas la nuit, pas vrai ?

– A part quelques espèces nocturnes de petite taille, je ne crois pas que des vautours...

Il s'interrompit car la nuit était sillonnée par des sifflements aigus et extrêmement rapides. Les deux hommes échangèrent un regard stupéfait. Aucun oiseau ne pouvait voler à une telle allure. A l'oreille, il s'agissait sans doute de projectiles qui fendaient l'air à une vitesse deux ou trois fois plus rapide que celle du son.

– Des météorites ? supputa Michael.

– Pourquoi pas ? Nous vivons le bouleversement absolu de la planète Terre. Tout peut arriver.

L'air fut, pendant un long moment, parcouru par ces innombrables et rapides sifflements. Puis ils cessèrent brusquement et le silence retomba sur la Terre ravagée.